

## D'UN MOIS A L'AUTRE

*Si l'on avait suivi les avis du comte de Frontenac en ce qui se rapporte à la science trop moderne de l'urbanisme! — Ce qu'écrivait ce gouverneur au sujet des rues de Québec. — Grandeur et déchéance des marsouins du fleuve. — La nécessité de l'Association des Guides Historiques de Québec. — Les origines de l'histoire du port de Québec, le premier de l'Amérique.*

par DAMASE POTVIN

L'on parle beaucoup d'urbanisme depuis quelque temps et, en particulier, à Québec. C'est, en effet, une question primordiale pour notre ville en train de devenir un des plus grands centres du tourisme en Amérique du Nord. Il est vrai cependant que nous nous y prenons un peu tard pour nous rendre aux exigences de l'urbanisme bien compris. On ne peut toujours pas refaire les rues de notre tortueuse et montueuse ville. Mais il resterait à corriger les défauts qui peuvent l'être sans trop de bouleversement, à éviter de renouveler les erreurs commises dans le passé.

Or, ces erreurs remontent assez avant dans l'histoire de notre ville. Elles sautaient aux yeux même du temps du comte de Frontenac. En effet, dans une lettre qu'il écrivait au ministre du Roi, ce grand gouverneur de la Nouvelle-France traçait les lignes suivantes qui donnent certains détails assez piquants sur la construction de l'ancien Québec et montrent que voilà deux cent cinquante ans l'on s'occupait d'urbanisme sans trop le savoir.

“Rien “écrivait M. de Frontenac,” rien ne m'a paru si beau et si magnifique que la situation de la ville de Québec qui ne pourrait pas être mieux posée quand elle devrait devenir, un jour, la capitale d'un grand empire. Mais je trouve qu'on a fait, jusqu'ici, une très grande faute, ce me semble, en laissant construire les maisons à la fantaisie des particuliers et sans aucun ordre, parce que dans des établissements comme ceux-ci qui peuvent, un jour, devenir très considérables, on doit, je crois, songer non seulement à l'état présent mais à celui où les choses peuvent parvenir”.

M. de Frontenac prédisait presque le rôle de capitale que devait, un jour, remplir la ville de Québec et il déplorait déjà ce que nous déplorons aujourd'hui: la construction des maisons à la fantaisie des particuliers. Il avait la vision des grands hommes d'Etat. Mais M. de Frontenac allait encore plus loin. Il parlait comme on le fait de nos jours, d'un plan d'ensemble où il faudrait “marquer les rues et les places qu'on y pourrait faire afin que dans la suite lorsque quelque particulier voudra bâtir, il le fasse avec symétrie et d'une manière que cela puisse augmenter la décoration et l'ornement de la ville”.

Voilà de l'urbanisme ou nous ne nous y connaissons pas. Le comte de Frontenac pourrait même être appelé le “père de l'urbanisme canadien” et les membres du conseil municipal qui, les premiers, ont édicté des règlements de construction auraient tort de se croire des aigles. Encore un peu et M. de Frontenac, tout comme l'on vient de le faire, lançait l'idée de la création d'une Commission d'Ur-

banisme et d'Embellissement. Mais il faut croire qu'en ce temps-là, on ignorait les commissions. C'est dommage tout de même, car une commission sérieuse d'urbanisme établie du temps du comte de Frontenac, et même peu après, aurait empêché à Québec les erreurs commises dans la suite, sous les deux régimes, et qui eussent donné à un gouverneur venu après l'occasion de faire connaître au roi de France d'autres piquants détails sur la façon de construire à Québec.

Mais, d'un autre côté, nous n'aurions pas à faire voir, aujourd'hui, aux étrangers, un assez curieux “vieux Québec” avec des rues étroites et tortueuses qui en sont tout de même un des principaux attraits. De sorte que l'on peut toujours tirer du bien du mal.

\* \* \* \*

Le gouvernement vient de déclarer une guerre ouverte aux marsouins du fleuve et du golfe Saint-Laurent. On les bombarde ni plus ni moins que s'ils étaient des Boches de 1914. Ces pauvres marsouins sont devenus des êtres de réprobation après avoir été pourtant si longtemps recherchés pour leurs riches attributs. C'est la déchéance complète. Ces pauvres bêtes sont devenues des êtres nuisibles et honnis.

L'animosité a commencé contre eux, voilà quelques années, quand on s'est aperçu que la chasse qu'on leur donnait ne rapportait pas même à ceux qui s'y livraient de quoi payer leurs appareils et leurs canots, même lorsqu'il s'agissait d'hécatombes comme l'on en a enregistrées, notamment à l'Ile-aux-Coudres alors que l'on s'est vanté, voilà une bonne centaine d'années, d'avoir tué de 200 à 300 marsouins. Mais l'huile que fournissaient ces animaux a maintenant des succédanées et la pêche ou la chasse à ces demi-amphibies est bien finie.

Ces bêtes cependant auraient tort de s'endormir sur le sable de la sécurité. Elles devaient se douter un peu que, à la suite de leurs frasques parmi les morues, on continuerait contre elles avec plus de barbarie encore les sanglantes chasses d'antan. Mais cette fois, c'est pour leur seule destruction, pour les punir de leurs forfaits.

Pour se venger, sans doute, du mépris dont on les enveloppait depuis quelques années, voilà que les marsouins s'étaient mis à attaquer avec un acharnement que les meilleures raisons du monde ne pourraient justifier, la grande mais si humble, si inoffensive famille des morues. Ce fut un massacre en règle dès le début. Les morues, pas belliqueuses pour un sou, prises de panique, se sont mises à fuir à tire-nageoires.